

---

## Le Bâtiment scolaire dans l'espace urbain, Paris 1760-1815.

**Numéro d'inventaire** : 2001.00905

**Auteur(s)** : Alain Barbé

**Type de document** : livre

**Date de création** : 1990 (vers)

**Description** : Feuilles agrafées

**Mesures** : hauteur : 297 mm ; largeur : 210 mm

**Notes** : Feuilles photocopiées sans aucune référence.

**Mots-clés** : Travaux d'histoire de l'éducation, histoire de l'éducation

**Filière** : non précisée

**Niveau** : non précisée

**Autres descriptions** : Langue : Français

Nombre de pages : 19

Alain BARBÉ : LE BÂTIMENT SCOLAIRE DANS L'ESPACE URBAIN,  
PARIS 1760-1815

Les collèges comme les universités apparaissent dès leurs origines comme des institutions spécifiquement urbaines et peut-être à Paris plus que partout ailleurs, puisque l'Université donne son nom à l'une des trois zones de la Capitale. Ces liens sont étroits et complexes, ils apparaissent même si évidents que peu d'historiens de l'Éducation se sont attachés à l'étude de ces rapports entre ville et savoir, envisagés du point de vue de l'urbanisme. Cette approche semble pourtant intéressante, notamment pour ce qui est du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est alors que se produit une crise des rapports entre urbanisme et savoir: l'Université, intégrée à la ville tout en étant coupée de celle-ci par sa constitution en espace spécifique, va finalement éclater dans l'espace urbain, au terme d'une évolution complexe et soumise à des pressions contradictoires.

En effet, vers 1750 et surtout après l'expulsion des Jésuites, les différents tenants de ce problème, pédagogues, architectes, population urbaine et pouvoir royal, élaborent chacun de leur côté, des théories du bâtiment scolaire dans l'espace urbain, à la fois contradictoires et complémentaires. Les uns affirment son caractère d'équipement urbain, soumis aux lois de l'urbanisme et participant à l'embellissement des villes, les autres se réfugient dans le refus de la ville, considérée comme un foyer de corruption. Dans la pratique ce refus de la ville et cette intégration à l'urbanisme seront réalisés conjointement et l'apparente contradiction sera dépassée en une soixantaine d'années.

Pour comprendre cette évolution, qui aboutira au paradoxe d'un équipement urbain bâti sur le refus de la ville, il faut d'abord analyser les différentes théories du bâtiment scolaire qui s'affrontent et finalement se complètent dans le champ urbain. Il s'agira avant tout ici, de saisir uniquement les liens et interactions du bâtiment scolaire et de l'urbanisme, sans pour autant entrer dans les détails de l'architecture scolaire, mais en étudiant par contre tout ce que cela implique au niveau de l'utilisation de l'espace urbain et de la circulation des écoliers dans la Ville. Il faut enfin préciser qu'il sera uniquement question de l'enseignement supérieur et secondaire car l'enseignement primaire se trouve exclu de toute étude semblable jusqu'en 1815, en raison de ses sources fragmentaires et de son peu d'importance au niveau architectural.

Les pédagogues, si nombreux en ce XVIII<sup>e</sup> siècle, furent les premiers à s'occuper des rapports du bâtiment scolaire et de l'urbanisme. Nous avons consulté 74 ouvrages de pédagogie parus entre 1762 et 1793, liste non exhaustive, et de loin, parmi eux 28 abordaient cette question, soit plus d'un sur trois, ce qui est considérable si l'on songe que ce n'est pas véritablement central pour la problématique pédagogique.

Exceptés cinq d'entre eux, la majorité des pédagogues ne voient dans ces rapports qu'un aspect négatif, la ville apparaît ici comme le lieu de corruption de la jeunesse, double corruption d'ailleurs, ~~est~~ à la fois morale et physique. La dénonciation de la perversité de la grande ville n'est pas nouvelle, on retrouve le vieux thème de la "Nouvelle Babylone", qui puise ses sources jusque dans l'ancien testament. Ainsi dans son Plan d'Education paru en 1785, Gosselin affirme que dans les grandes villes "tout est fait pour allumer le feu des passions (...) tout ne respire que le plaisir, le libertinage et la débauche, (...) le vice se communique par tous les sens..." (1) Il poursuit : "Je ne puis m'empêcher d'être étonné de la folie de ces pères qui, vivant dans les Provinces où la corruption est infiniment moindre que dans la Capitale, ont la folie d'y envoyer leurs enfants." (2) Selon lui il vaudrait même mieux que ces enfants ignorent le latin que de l'apprendre à un tel prix !

Car à Paris le vice est partout. Vagnière, en 1763, y voit "le séjour du tumulte, des passions, des vices et des scandales (...). La lie du peuple étale presque à chaque pas dans les rues un spectacle de grossièreté, de brutalités, d'indécence." (3) Ce mépris pour le peuple apparaît souvent mêlé à une peur panique de la rue. Le Roy, professeur émérite de l'Université de Paris, s'écrit en 1777 "Comment nous mettre à l'abri des mauvais livres ? Les boutiques, les rues en sont pleines !" (4) Coyer parle, quant à lui, de la "fange des rues et de la malpropreté du peuple". (5) La rue apparaît ainsi comme le lieu subversif par excellence. On pourrait aligner les citations, car la dénonciation de la ville apparaît vite comme un genre littéraire, répétitif et un peu lourd, auquel tout bon pédagogue doit sacrifier.

Mais si la ville a un tel pouvoir corrupteur, c'est parce que le dernier rempart est tombé : la famille, elle-même, a trahi les pédagogues. Ceux-ci se lamentent du manque de soutien que leur apportent les parents qui "traitent les professeurs d'hommes grossiers et pédants", écrit Féroux en 1788 (6). Ces auteurs vont jusqu'à dénoncer dans la maison paternelle le lieu principal de perversion de l'enfance. Il s'agit d'une sorte d'anti-collège où tout fonctionne à l'envers. Reboul en 1768 compare ces deux moments de la vie de l'écoulier : "D'un côté ce sont des repas délicats et mal-sains, des bals, des concerts et des spectacles (...), de l'autre c'est une vie frugale et dure, un sommeil long et réglé, des promenades au loin." (7) D'où l'impression de détresse des pédagogues, qui ne trouvent comme solution que d'isoler l'enfant, non seulement de

la ville, mais aussi de sa famille, envisageant même de supprimer les vacances, car "c'est durant les vacances que les jeunes gens prennent le goût de la dissipation." (8)

A cette corruption morale s'ajoute une corruption physique. Les pédagogues la dénoncent en s'abritant derrière des avis scientifiques, tel celui de Buffon, cité par Coyer (9), qui voit dans le mauvais air, peu renouvelé, la source de toute maladie. Ils critiquent également les mauvaises constructions des collèges ("on connaît des Hopitaux (...) mieux distribués et plus aérés...") (10), ainsi que l'urbanisme du quartier de l'Université. Coyer décrit ainsi le Collège de Louis le Grand : "je le vois étouffé par les maisons contigues et environnantes, et englouti dans une atmosphère de vapeurs nuisibles." (11) Crevier s'étonne de voir presque tous les collèges "entassés parmi des hopitaux énormes, dans le quartier le plus serré de cette vaste Capitale..." (12) Certains, tel Gosselin, dénoncent même le risque mortel encouru par les élèves (13), le plus alarmiste étant Philipon de la Madelaine qui n'hésite pas à affirmer : "Quiconque envoie trop tôt ses enfants dans les collèges leur ouvre la porte de l'hospital ou du tombeau." (14)

A tous ces arguments contre la ville, s'il le fallait, un troisième de nature économique vient s'ajouter. Le coût de l'éducation d'un enfant y est plus élevé qu'en Province, et Eyrard juge ce coût "capable de réduire les familles aisées à un épuisement dont elles ne se relèveront jamais." (15)

Il faut donc fuir Paris, ce qui explique l'apparition de l'utopie du collège à la campagne, utopie fort répandue puisque 12 de nos auteurs la développent. Ils entendent le plus souvent par "campagne", le "voisinage des grandes villes" (Villier, 1790), parfois même, les "fauxbourgs et les banlieux" comme le dit Fontaine de Saint-Fréville, qui propose en 1791 de placer des gymnases dans l'Ecole militaire et dans les châteaux de la Muette, de Madrid et de Vincennes. (16) Beaucoup précisent la localisation optimale : "l'endroit le moins marécageux et le mieux aéré (...) non loin des bois, à portée de promenades découvertes, surtout aux bords d'une rivière." (17) La campagne présente tous les avantages : on y trouve un air meilleur, on peut y livrer les élèves "à tous les exercices du corps qui rendent les hommes forts et robustes" (18). La nourriture et l'entretien y sont moins coûteux, d'autant que des pédagogues, tel Fauleau, envisage une maison d'éducation vivant presque en autarcie, grâce à la culture d'un terrain de 30 à 40 arpents annexé au collège. (19) La campagne permet aussi de plus vastes constructions, celles dont rêvent la plupart des pédagogues, Coyer la désirent même plus vaste que l'Ecole Militaire, celle-ci apparaît d'ailleurs pour beaucoup, et pour les encyclopédistes les premiers (20), comme le modèle à imiter. La campagne présente donc tous les avantages et permet effectivement la rupture entre la ville et le collège.